et mirent dans leurs réponses une telle éloquence que les batteries ennemies furent bientôt forcées de se taire. La nuit, des patrouilles de langue française exploraient hardiment la zone neutre, et l'on provoquait tous les partis de l'ennemi qui se pouvaient apercevoir à distance. Mais ceux-ci se refusèrent toujours au combat, restant à l'abri de leurs épaisses clôtures de fil de fer. La seule chose qui put faire sortir les Allemands de cette attitude placide fut lorsque nos francs-tireurs abattirent sans se gêner quelques-uns des officiers supérieurs de l'ennemi qui s'étaient permis d'inspecter nos positions trop ouvertement et en plein jour. Ceux-là n'inspecteront plus rien en ce monde, mais l'artillerie ennemie montra de la colère pendant plusieurs jours après leur mésaventure.

Les derniers mois de l'année 1916 furent employés à une tactique de coups de main et de surprises dans lesquelles l'ennemi perdait toujours quelques hommes et beaucoup de sa bonne humeur. Que ce fût la nuit ou le jour, et au moyen d'attaques d'infanterie, ou d'arrosage d'artillerie, de mortiers ou de mitrailleuses, on faisait tout le temps quelque chose à l'ennemi, qui ruait en tous sens mais ne faisait guère de mal. Il en devint un jour si excédé que plusieurs soldats d'un régiment bavarois de réserve décidèrent d'en finir et de se constituer prisonniers entre les mains des Canadiens français. Ils sortirent de leur tranchée et s'en vinrent carrément vers les nôtres, où malheureusement pour les têtes carrées leurs intentions furent mal comprises de prime abord, et le malentendu s'exprima par une volée de balles qui les couchèrent tous, sauf un seul, pour leur dernier sommeil. Le survivant ne cachait pas qu'il en avait assez de risquer sa peau tous les jours pour le Kaiser, et qu'il était content de s'éloigner de la ligne de feu pour travailler à l'arrière. Il n'était probablement pas le seul de cette opinion dans l'armée allemande.

LES RIGUEURS DE L'HIVER

Le 22e se trouva dans les tranchées le jour de Noël 1916 et fut par conséquent moins chanceux que l'année précédente à la même date; cependant l'artillerie anglaise réussit ce jour-là à réduire au silence les batteries ennemies, et c'est avec une joie qu'on pourrait appeler professionnelle que les hommes écoutèrent les tonnerres triomphants des canons qui les protégeaient. Le temps était beau, et l'on put goûter dans une paix relative le contenu des colis postaux remplis de petites douceurs que la poste avait apportés du Canada pour cette grande journée. Est-il besoin de dire que la tranchée retentit toute la journée de chansons et de cantiques de circonstance, auxquels se mêlait de temps en temps l'éclatement d'un obus ennemi, mais on ne s'en occupait pas, les corps étaient ici au devoir, mais la pensée ailleurs.

Le mois de janvier, toujours rude dans le nord de la France, ne devait pas se démentir cette année-là. Il commença par un déluge de pluie qui obligea la brigade à des réparations constantes aux tranchées qui s'éboulaient. Puis le temps changea du tout au tout et n'en devint que pire. Du jour au lendemain le froid s'établit, avec accompagnement de tempêtes de neige, et la vie dans les tranchées devint presque intenable. Le vent glacé sifflait le long des tranchées et ne laissait pas un coin sans y jeter son frisson et la neige qu'il charriait